

il appartenait montrent suffisamment comment il savait s'acquitter de ce devoir. Il poussait même si loin les scrupules honnêtes dont nous venons de parler, que, sous prétexte qu'il n'avait aucune communication à faire, il refusa énergiquement l'offre qu'on lui faisait de s'affilier à une Société historique, qui eût été heureuse de se l'attacher.

Quant aux titres purement honorifiques, il en faisait peu de cas et ne les acceptait qu'autant qu'ils rappelaient quelque service rendu ou le mettaient à même d'en rendre d'autres.

Tout cela était bien dû au savant qui, pendant plus de dix ans, travailla sans relâche avec l'ardeur et la patience d'un bénédictin, interrompant à peine ses recherches pour se donner le loisir de tirer de ses cartons quelques généalogies inédites, de substantielles et intéressantes biographies et une foule d'articles bibliographiques et autres, épars dans les Revues de Paris et de la province, les annales des Sociétés savantes et diverses feuilles locales. De 1867 à 1878, c'est-à-dire en onze ans à -peine, il mit au jour 42 publications, plus ou moins importantes. Ce qu'il laisse en manuscrits ferait sans nul doute la matière de plus de vingt gros volumes ! N'avions-nous pas raison de dire avec Plante :

Non setate, verutn itigenio adipiscitur sapientia.

Et combien de savants ou de lettrés, après une longue carrière, ne pourraient montrer à la postérité des titres aussi nombreux et aussi respectables ?

Deux jours avant sa mort, Albrier venait de mettre la dernière main à un travail considérable sur les *Naturalisés de Savoie en Bourgogne*, de 1814 à 1848; il travaillait aussi avec amour à une intéressante étude sur les *Anoblis au*